

Notre vieux domicile

Jean-Paul Goux

Le *climat* de « notre vieux domicile », ainsi que Diderot appelait la Terre dans sa rêverie philosophique autour du *Voyage* de Bougainville, ce *climat* — cette *atmosphère*, cette *ambiance* —, j’aimerais l’évoquer à travers la lecture de deux écrivains de notre temps, deux écrivains que j’aime et que j’admire. Chacun d’eux a pu jouer pour moi le rôle « d’intercesseur et d’éveilleur », alors même ou précisément parce que de nombreuses années séparent la découverte que j’en ai faite. Chacun d’eux s’est attaché à l’atmosphère « effectivement éprouvée » dans « notre vieux domicile » : l’intervalle des années qui sépare leurs œuvres me paraît permettre de rendre sensible deux façons bien distinctes « d’habiter » la terre, mais aussi d’envisager de quelle manière son *climat*, en quelques décennies, a pu changer.

Je vais présenter et lire divers extraits de ces deux écrivains : je ne les distinguerai pas autrement que par deux titres qui appartiennent à leur œuvre mais auxquelles mes citations ne se réduiront pas : *La Terre habitable*, pour commencer, et *Le Temps où nous sommes* ensuite. J’aimerais que mes lectures ne se bornent pas à faire état de ce que l’on peut *savoir* ensemble sur le climat, celui d’aujourd’hui et celui d’avant, mais qu’elles rendent partageable ce que chacun de nous peut *éprouver* dans la

confrontation de deux époques si proches et pourtant si prodigieusement différentes — un peu comme si nous lisions et confrontions ensemble les traductions de deux tablettes sumériennes récemment exhumées, deux tablettes écrites à 1500 ans d'intervalle et dont bien évidemment les scribes nous resteraient inconnus.

1. Je vous présente pour commencer *La Terre habitable* du premier scribe :

Pour lui, la terre est habitable parce que, entre l'homme et les forces et les rythmes du monde naturel, sont possibles un contact, une circulation, un accord ; la terre est habitable pour peu que l'homme sache se nourrir des éléments qui l'entourent comme le fait une plante. Lorsque l'homme fait l'expérience de son adhésion, de son « acquiescement émerveillé » au monde qui le porte, peut régner la plénitude du sentiment d'exister. Alors « la plante humaine », selon une expression empruntée à Novalis, éprouve ses liens profonds et vitaux avec l'espace, et plus précisément encore, avec l'espace de « l'heure qu'il est », avec l'espace tel qu'il est ici et maintenant modifié par les diverses qualités et propriétés que lui confère le temps des saisons de la terre.

Une telle conception du sentiment de l'existence pourrait avoir son intérêt propre dans le cadre d'un essai philosophique : mais ce qui s'offre au scribe de *La Terre habitable* comme une donnée sensible de son rapport au monde détermine des positions littéraires, disons esthétiques.

Un jugement de lecteur, par exemple, qu'intéresse peu les romans qui ne prennent pas en compte cette expérience :

« Je me fais de l'homme l'idée d'un être constamment *replongé* : si vous voulez, l'aigrette terminale, la plus fine et la plus sensitive, des filets nerveux de la planète. Le côté *fleur coupée* du roman psychologique à la française me chagrine par là beaucoup. On ne sent pas assez autour de ses personnages le terreau, l'air mouillé, le chien et loup de six heures, et surtout, comme le dit un poète, « le singulier silence de l'heure qu'il est ». Ces personnages, je ne nie pas l'intérêt de leur démontage. Mais moi, la plante humaine m'intéresse beaucoup. » (Gracq, Pléiade, t. 1, p. 844)

Une deuxième conséquence de l'expérience de la plante humaine concerne non plus le lecteur mais celui qui écrit. Le sentiment d'être en accord avec le monde peut à certains moments privilégiés dégager chez l'écrivain l'énergie, le désir d'écrire, comme s'il y avait ou parce qu'il y a transfert de l'énergie du monde naturel dans le réceptacle humain.

« (...) certaines heures privilégiées, vécues d'une façon presque végétative, [donnent le] sentiment d'accord avec les heures, [le] sentiment que l'air brusquement est plein d'échos auxquels il suffirait de prêter l'oreille, que des portes battent de tous les côtés. Pour moi, certainement, ces heures se placent surtout en automne. Pas l'automne des feuilles mortes : plutôt la première fraîcheur qui se glisse à la fin des jours d'été, où l'on a l'impression que le froid commence à sourdre au ras du sol, on dirait par les pores de la planète, que l'air devient solide et plus résonnant que d'habitude, se décante très subtilement avec ce pressentiment de froid qui y circule comme une goutte de poison. Je suis certain qu'un puissant courant imaginaire peut sourdre de la perception, vive, [...] de telles heures, dont on peut s'imbiber vraiment [...]. Un grand courant imaginaire : un livre, par exemple. J'en suis certain parce que cela m'est arrivé : l'envie de commencer un livre m'est presque toujours venue à de telles périodes. Peut-être même ont-elles été à leur manière le *sujet* réel de

ces livres — ce que les critiques, à coup sûr, concéderaient malaisément. » (Pléiade, t. 1, p. 845-846)

Ainsi, troisième conséquence, et sans doute la plus importante s'agissant de l'esthétique romanesque, l'auteur de *La Terre habitable* en vient à juger que le seul sujet véritable de ses livres peut bien être ce sentiment de l'enchantement que dispensent les heures de l'accord profond de l'homme avec le monde qui le porte :

« Vous dites qu'il ne se passe rien dans [mon dernier livre], c'est vrai. Rien ou presque rien, sauf à la fin où tout de même, il se passe quelque chose qui est très important, quelque chose qui fait surface : l'écoulement du temps, l'écoulement du temps et des saisons. J'y suis extrêmement sensible. Je fais peut-être un peu exception, parce que la littérature actuelle est une littérature urbaine : le cadre, c'est la ville et la ville n'a pas de saisons (...) et le lieu, c'est le café. Le lieu des rencontres, où l'on parle. La nature disparaît. Je me sens alors tout à fait dépaycé. J'habite Paris, mais je me sens par affinité campagnard, non urbain, et j'ai hasardé le mot de plante humaine pour définir l'homme : je ne l'ai d'ailleurs pas inventé. Ce n'est pas seulement un être de relations sociales. Je dis que c'est aussi une plante humaine, et je veux dire par là qu'il est sensible, comme une plante enracinée dans un sol, au climat, au temps et à la saison. Personnellement je le suis d'une manière extrêmement nette. L'écoulement, le passage d'une saison à l'autre qui est presque tout ce qui se passe dans le livre, sont pour moi des événements importants. Si on ne tient pas compte de cette idée de la plante humaine, il est évident qu'il ne se passe rien dans le livre. Si on n'admet pas que l'homme est constamment influencé par la nature, la terre, les saisons, le sol, la forêt, il est tout à fait vide d'événements, et même de contenu conventionnel, mais pour moi, c'est là aussi un contenu, et très important. En fait même je crois que c'est pratiquement le seul contenu de mes livres... » (*Cahiers de L'Herne*, 1972, p. 219-220)

Dès lors que les rapports que l'homme entretient avec le monde de la terre sont des « événements » à part entière, qui ne ressemblent guère

aux événements qui nourrissent l'action d'un roman conventionnel, c'est bien toute une esthétique littéraire qui est portée par l'expérience de la plante humaine.

« Si oppressante que soit devenue la pesée sur notre vie de l'histoire, très circonscrits restent malgré tout à sa surface les points d'impact par lesquels elle nous atteint et nous pénètre. Les neuf dixièmes de notre temps vécu, de ce temps dont rien après tout n'est inintéressant pour la littérature, se déroulent dans un monde sans passé et sans avenir (...) monde où l'histoire mord à peine, où le souci de l'action et de l'engagement n'a pas de prise. (...) [A] lire ces romans étouffants d'où l'air libre et le monde extérieurs sont exclus, pleins à craquer d'une humanité aigre et exaspérée, et où on pénètre quelquefois comme dans un wagon de métro à six heures du soir, ce qui me frappe, c'est une exclusion délibérée et systématique. L'exclusion de cette espèce de mariage, mariage d'inclination autant et plus que de nécessité, mariage tout de même confiant, indissoluble qui se scelle chaque jour et à chaque minute entre l'homme et le monde qui le porte, et qui fonde ce que j'ai appelé pour ma part la *plante humaine*. Il n'y a pas de place pour cette plante humaine dans la littérature de notre temps, et on dirait que tout y a été dit de l'homme sauf ceci tout de même d'essentiel : cette bulle enchantée, cet espace au fond amical d'air et de lumière qui s'ouvre autour de lui et où tout de même, à travers mille maux, il vit et refléurit. Le monde n'a jamais pu nous être aussi inamical, aussi fermé, aussi irréductiblement étranger qu'on le dit, puisqu'il y a toujours eu des poètes. Une page de Tolstoï [...] et je choisis Tolstoï seulement parmi d'autres écrivains comme exemple de ceux que j'appelle pour ma part les *grands végétatifs*, nous rend à elle seule le sentiment perdu d'une sève humaine accordée en profondeur aux saisons, aux rythmes de la planète, sève qui nous irrigue et nous recharge de vitalité, et par laquelle, davantage peut-être que par la pointe de la lucidité la plus éveillée, nous communiquons entre nous. Les temps que nous vivons, je ne crains pas de le dire, trop chargés des tensions et des angoisses qui pèsent sur l'homme parfaitement éveillé et lucide, exagérément sensible au tragique d'un monde social lancé comme une locomotive folle dans cette "bataille d'hommes" que dénonçait Rimbaud, nous donnent plus d'une fois la nostalgie de cet âge d'or, par exemple, qu'a été le romantisme allemand,

monde de Novalis ou de Nerval, non point, certes, coupé du tragique, mais où du moins l'homme était constamment *replongé* dans ses eaux profondes, réaccordé magiquement aux forces de la terre, irrigué de tous les courants dont il a besoin comme de pain. Il est temps de repenser à ces noces rompues. » (Pléiade I, p. 878-879)

Et c'est l'expérience du climat de « notre vieux domicile » qui rend possible pour l'écrivain une page telle que celle-ci, la page d'ouverture de l'un de ses romans :

« J'évoque, dans ces journées glissantes, fuyantes, de l'arrière-automne, avec une prédilection particulière les avenues de cette petite plage, dans le déclin de la saison soudain singulièrement envahies par le silence. Elle vit à peine, cette auberge du désœuvrement migrateur, où le flux des femmes en robe claire et d'enfants soudain conquérants avec les marées d'équinoxe va fuir et soudain *déconrir* comme les brisants marins de septembre ces grottes de brique et de béton, ces stalactites de rocaille, ces puériles et attirantes architectures, ces parterres trop secourus que le vent de mer va ravager comme des anémones à sec, et tout ce qui, d'être soudain laissé à son vacant tête-à-tête avec la mer, faute de frivolités trop rassurantes, va reprendre invinciblement son rang plus relevé de fantôme en plein jour. Sur le front de mer, les terrasses vitrées, mortes, leurs ferronneries mangées de lèpres salines, angoissent comme des bijouteries mises au pillage — le bleu usé, lessivé, des volets clos sur des fenêtres aveugles recule soudain incroyablement dans le temps le reflux de vie responsable de cette décrépitude. Pourtant, sous le soleil aigret d'une matinée d'octobre, des bruits naissent, se décrochent bizarrement du silence comme du rêve le geste solennel d'un dormeur — la barrière blanche d'une clôture de bois craque, une sonnette se répercute longuement d'un bout à l'autre de la rue vide. Je rêve. Qui s'annonce ici avec une telle solennité ? Il n'y a personne ici. Il n'y a plus personne. » (Pléiade, t. 1, p. 99-100)

Si la plante humaine n'a pas cessé de se nourrir des expériences sensibles du « monde qui nous porte », son « acquiescement émerveillé » à « notre vieux domicile » paraît être devenu impossible dans ce présent du *Temps où nous sommes*, soumis désormais, selon son auteur, à un tout autre climat : un « cloaque de brume photochimique et d'électricité statique, de promiscuité haineuse, de décibels vaso-constricteurs » (t. 1, p. 33)

2. Le voici donc ce scribe du *Temps où nous sommes* :

« Chaque matin nous reprenons conscience dans un monde un peu plus étroit et confiné qu'il n'était la veille : les horizons s'en sont rapprochés et nous éprouvons que leur confusion règne sur nous ; la voûte du ciel s'en est peu à peu solidifiée d'oxyde de carbone, de couloirs aériens, d'ondes hertziennes. Chaque matin la sonnerie du réveil nous ramène dans l'air irrespirable de ces pensées jamais renouvelées et ouvrant la fenêtre nous retrouvons le monde encore appesanti de magasins géants avec leurs parkings, de sorties d'autoroutes, de banques de données, d'ordures ménagères imputrescibles ; un peu plus encombré de télécopieurs, de caméras de surveillance, de guichets automatiques qui nous tutoient, de chaînes de télévision spécialisées, de fongicides mutagènes, de métaux lourds, d'herpès, de cancers du sein, d'hémorragies intestinales ; chaque matin nous ressuscitons à un monde taché de mazout qui perd ses arbres et se dessèche, où la nature sénile et délabrée égare ses typhons dans les zones tempérées, où les charters du tourisme de masse mettent en loques l'ozone stratosphérique, où des instituts de prévision préparent la mise en exploitation de la Sibérie et du Canada grâce au réchauffement de la Terre, où des chalutiers informatisés se disputent, parmi les plastiques et toutes les merdes flottantes de l'avenir moderne, les derniers thons rouges dénoncés par des satellites d'observation. » (Baudouin de Bodinat, *La Vie sur terre*, t. 1, p. 35)

Si le lecteur était tenté de ne voir dans ces évocations du *Temps où nous sommes* que les effets malheureux d'un « délire de la persécution », son auteur considère tout au contraire avec Adorno que c'est « le monde objectif [qui] se rapproche de l'image qu'en donne le délire de la persécution », mais que cela peut nous échapper parce que :

« le bain de fièvre productive, d'images animées qui parlent, de bruits stridents, de circulation motorisée en tous sens et d'informations instantanées, où nous survivons il faut bien le dire au jour le jour dans les vapeurs d'ozone photochimique et d'oxyde d'azote, ainsi que dans une *cage de Faraday* immense ceinturée de périphériques ; [parce] que ce traitement particulier étourdit nos esprits animaux et anesthésie à la longue nos fibres nerveuses les plus fines et nous laisse insensibles à l'ambiance générale de débâcle, de catastrophe imminente où nous sommes jetés dès le réveil. Tout est là pour nous en avertir et même visiblement il n'est pas prévu que ce monde ait à vieillir : tout s'y détériore aussitôt, comme ces monuments récents qu'il faut déjà remettre à neuf ; tout s'y fait dans une précipitation d'urgence, de sauve-qui-peut, de *ça ira bien comme ça* : casernements montés à la va-vite pour y tasser les surnuméraires, forages pétroliers en haute mer, nappes phréatiques volées à ceux qui ne sont pas nés, radiations et carcinogènes tolérés après tout dans nos assiettes, etc. (...) Mais la sensation nous manque, nous n'éprouvons pas que c'est à nous que cela arrive, à qui l'on montre (...) des contrées en proie aux flammes à cause du dessèchement, ailleurs par hélicoptère des populations filmées sur les toits pour échapper à la montée des eaux, des usines d'insecticides en feu, des bidonvilles de vingt millions d'habitants sans canalisations et leurs enfants des statistiques de malnutrition (...), nous contemplons tout cela aussi paisiblement que le ferait un chargement de porcs mis sous psychotropes pour voyager jusqu'à l'abattoir automatique » (t.1, p. 41 et 43),

« ou plutôt nous assistons à tout cela comme s'il s'agissait d'un univers fictif (t.1, p. 43), (...) l'un de ces romans d'anticipation (...) qui justement se déroulaient au temps où nous sommes rendus : où sur une planète entièrement bousillée, la civilisation cybernétique et son marché mondial de dix milliards de clients se dégingait partout simultanément

de plus en plus vite (...) [avec] tremblements de terre, éruptions volcaniques, tornades et raz de marée, fleuves expirant dans leur cours, pandémies fulminantes, récoltes chétives sous une pluie perpétuelle, irruption de parasites imprévus, peuples frappés de stérilité, multiplication des illuminés, contagions de massacres aux détails d'éborgements très affreux et saccagements de ville par leurs locataires. » (t. 2, p. 103-104)

Ainsi, désormais, l'une des caractéristiques singulières du climat de « notre vieux domicile » consiste en un déni du Temps, au profit des seules possibilités de reproduction des conditions actuelles d'existence :

« L'impression dominante, l'ambiance planétaire dans quoi nous respirons, si l'on trouvait à se reculer assez pour l'envisager, serait plutôt de fuite en avant, d'exaltation à réfuter l'évidence, d'un fanatisme collectif multipliant les expédients de procédés énergétiques pour alimenter la machine, (...) en croyance désespérée de gagner assez de temps jusqu'à l'innovation miracle : entreprises manifestement absurdes de stockage en sous-sol du CO₂, d'exploitation du gaz de schiste ravageant l'hydrographie, ou d'extraction des schistes bitumineux salopant des contrées entières, de forages sous la calotte polaire ou au fond des abysses, de couvrir le Sahara de panneaux voltaïques fabriqués en Chine, d'élevages de micro-algues à croissance rapide faisant en incubateur du pétrole instantané, de véhicules électriques pour tous avec des réacteurs neufs pour remplacer ceux en fusion et puis tirer avantage de la surpopulation en récupérant la chaleur animale captée dans les transports souterrains pour chauffer les logements de surface, ou un complexe de loisirs aquatiques avec les calories du crématorium voisin. » (*fario* n°10, p. 103)

Mais dans cette « fuite en avant » qui nie le Temps afin de reproduire le présent, voici qu'il nous arrive « de vouloir y comprendre encore quelque chose [et de nous dire :] « Je n'y comprends rien, c'est trop compliqué. » (t. 2, p. 173)

« Voyons froidement : si l'on n'y comprend rien, c'est pour la raison évidente que ce ne peut être au moyen (...) d'une subjectivité qui est elle-même en résultat de ce qu'on n'y comprend rien. (...) Toute cette complication et ce mélange d'événements hétéroclites dans quoi sombrait l'intelligence des choses [viennent à] s'éclairer dès lors que l'on discerne son *principe actif* : dans les équations de la rationalité économique et ses calculs de rentabilité, le genre humain ne figure qu'en matière première, qu'en carcasse de temps vivant, force de travail sur pied, bétail mâchonnant les granulés qu'on lui prépare. » (t. 2, p. 173, 181, 188-189)

Admettons un instant qu'il soit possible de lire ces évocations de l'état de « notre vieux domicile » dans *Le Temps où nous sommes* en se contentant d'y trouver « l'image qu'en donne le délire de la persécution », ou bien en se contentant d'admirer la vigueur de ses formules, et cette syntaxe motrice, emballante, propre à accueillir la riche recension et la synthèse d'informations désormais disponibles pour quiconque ne se refuse pas à voir que, sous le règne de la marchandise, « le procès de travail ne livre plus seulement des objets aux sujets, mais des sujets pour les objets » (P. Bergounioux, *Exister par deux fois*, p. 266). Mais tout de même ! il y a quelque chose ici qui ne relève ni de la paranoïa, ni du « reportage » bien informé, ni des beautés captieuses de la langue littéraire. Quelque chose qui a trait à « l'écoulement du temps ». Quelque chose qui par là marque une distance, sans doute terrible, avec le monde de « la plante humaine » et de *La Terre habitable* : il s'agit de notre sentiment du temps, aujourd'hui, dans « notre vieux domicile », car telle est bien la tâche de l'écrivain.

Je lis encore :

« Pour juger du progrès, il ne suffit pas de connaître ce qu'il nous ajoute ; il faut tenir compte de ce dont il nous prive. (...) C'est en fin de compte un inventaire immense et décourageant à dresser, qui se résume à ceci que le progrès industriel a confisqué aux hommes le monde sensible et la société du genre humain. (...) Le passé n'a plus de présent parmi nous. (...) L'avenir quant à lui se trouve au-devant comme un jour d'hiver où le matin et le soir se touchent de près, et nous préférons ne pas l'envisager ; chacun d'ailleurs peut vérifier combien est courte son imagination des jours futurs. » (t. 1, p. 71, 73, 74)

« Je ne parle pas de ce que les choses ont changé, mais de ce qu'elles ont disparu ; de ce que la raison marchande a détruit entièrement notre monde pour s'installer à la place. Je ne regrette pas le passé. Non seulement que ce soit vain, mais que c'était aimable à lui d'être un passé ; de laisser ainsi le temps ouvert devant nous (...). Je ne regrette pas le passé, c'est ce présent que je trouve regrettable, qui n'aura été que le misérable antécédent des jours synthétiques où nous serons bientôt pour n'en plus sortir. » (t. 1, p. 31)

« On se trouve là devant une sorte de mystère : ce rétrécissement du monde où nous voilà confinés (...) qui s'est produit en si peu de temps, *de notre vivant même*, c'est comme si nous ne le ressentions pas. Et pourtant ce passé où nous étions encore avant-hier (...) si nous savions y retourner dans nos souvenirs physiques, comme nous y éprouvions alors les choses, nous ferait l'impression d'un avenir fabuleux (...), où tous les horizons se reculeraient d'un coup (...) : un monde où le temps serait *ouvert* devant nous. (...) Le monde n'est plus le même. C'est une autre planète où nous sommes aujourd'hui. » (t. 2, p. 202-203)

« D'une façon générale, c'est le monde très commun d'il y a cinquante ans à peine, avec ses gens, ses villes, ses pays et ses climats, ses usages courants et ses générations à venir, qui a complètement disparu ; et le banal, l'allant-de-soi, le disponible à tous, l'ordinaire de la vie d'alors qui a cessé d'exister, ou [qui est] devenu prohibitif : devenu le paysage encore miraculeusement intouché, la *réserve naturelle*, le *trésor vivant*, le métier d'art, la prestation haut de gamme, la rareté de magasin dispendieux, le charme intact pour une escapade de quelques jours pour quelques privilégiés. Et [c'est] donc, [croit-on], que rien du précieux jadis

n'a disparu, [qu'il a été] seulement mieux mis en valeur et conservé plus soigneusement, et qu'il ne faut rien regretter. » (t. 2, p. 127-128)

« Il n'y a plus sur la Terre aucun vestige de ce que nous étions hier et c'est à cette cause qu'il est si difficile de se souvenir de soi, du temps pourtant vécu : nos impressions ne se fixent plus au-dehors, mais se perdent et se dissolvent avec leurs alentours incessamment modifiés : il n'en demeure aucune attestation. Et dans ce maintenant instable et sans durée, toujours remis à neuf, qui ne se souvient pas de nous, rien ne vient donner [la subite surprise] de se croiser soi-même dans sa mémoire physique, de s'y revoir avec la sensation du monde d'alors et nos pensées, les circonstances, les gens ; qui serait le sentiment de la continuité de la vie comme dans la lumière d'une seule *ournée* ; et la *mémoire involontaire* (...) reste ensevelie en nous avec tous ses effets personnels dans la chambre où elle est consignée, tristement assise sur le lit à chanter les comptines de son enfance ; où nous ne prenons jamais la peine de la visiter ; dont à vrai dire nous avons complètement oublié qu'elle était là.

« Sans conteste cet *oubli à mesure* s'avère un stupéfiant agréable à l'office de ne rien sentir : ce dépaysement continu est le moyen d'anesthésier la souffrance qu'il engendre : nous en avons les troubles psychiques mais ainsi non pas la sensation. Et en fin de compte, quand (...) par *l'accident* de l'un de ces jours avant-coureurs aux prémonitions de printemps ou d'automne, au je-ne-sais-quoi de condensation atmosphérique sur la peau, *toujours le même* à travers les années, d'une impression si exacte que l'on s'y retrouve tout à coup vieillissant dans le cycle d'un présent perpétuel qui repasse toute la vie par ces mêmes heures d'une après-midi intacte de septembre ; c'est chaque fois d'une perception étrange dans les rues de la ville méconnaissable, *bizarre*, sans coïncidence matérielle, comme fait aux amputés la sensation de leur *membre fantôme*. » (t. 2, p. 159-160)

Quoi qu'en ait dit l'écrivain « par affinité campagnard, non urbain » de « la plante humaine », celle-ci a toujours pu trouver dans la ville un climat propice à cette forme de son épanouissement qui est celui la pensée : qu'en est-il « au temps où nous sommes » ? C'est par là que je terminerai mes lectures.

« (...) c'est dans les villes que la pensée se procura les conditions climatiques nécessaires à sa végétation, où elle a pu grandir et fructifier ; dans la serre chaude du resserrement humain à l'abri des murs protecteurs, dans la relative licence de ces rues nombreuses en allées et venues ; dans une certaine chaleur née du frottement d'esprits dégrevés de la nécessité de subsistance au jour le jour, et tout le brouhaha social, les trafics du commerce et ses voyageurs, les fabrications ingénieuses, l'émulation de perfectionnements et inventions, etc. qui faisaient une enclave de temps humain durable au sein de la nature indécourageable à effacer nos travaux, où la réflexion se sentait comme chez elle avec ses bibliothèques, ses monuments en belles perspectives, ses promenades, cafés à conciliabules, cours silencieuses, et les librairies, les muséums, les kiosques à journaux, les destinations de chemin de fer, etc...

Mais [si] dans les villes de maintenant (...) où il devient difficile de ressentir vivement l'enthousiasme d'exister aujourd'hui (...), où le lieu même de la pensée la décourage quand à l'évidence tout y fonctionne mieux sans temps mort en son absence, que rien n'a besoin d'elle ni ne la suppose, rien ne s'en attend ni ne la sollicite : où c'est essayer de penser à l'intérieur d'un bocal revissé, sans rapport avec rien (...), [ne faudrait-il pas à présent que la pensée aille] chercher le temps où il en reste, se réfugier où elle n'était pas chez elle, n'avait pas grand chose à faire et s'ennuyait bien vite, là où se tenaient les campagnes disparues, dans l'esseulement de ces confins intérieurs où les habitants se clairsèment (...), *dans un calme inconnu aux autres hommes* (...) qui serait pour la pensée certainement un exil où elle emporterait la nostalgie de son pays natal n'existant plus, le souvenir de ces villes où elle vécut familièrement (...), comprenant alors, mais un peu tard, qu'il lui fallait aussi de vieilles rues, des quartiers où se perdre et revenir plus tard, qu'elle avait besoin de ces jardins publics où s'asseoir, ces vitrines de bouquinistes, ces cafés sans bruit (...) etc. » (*fario* n°11, p. 143 à 145)

Juste quelques lignes encore, afin que ce mot de *nostalgie* puisse s'entendre au sens paradoxal qu'il prend dans une pensée de « l'écoulement du temps » où le *retour vers le passé* peut devenir *ouverture* au futur :

« (...) la nostalgie seule peut s'offrir en vraie guérison de la mélancolie (...), seule la nostalgie peut nous conduire où l'on serait enfin — comment dire ?, devenu *le même* — celui que présentait une jeunesse ardente à fuir les résignations recommandées (...), quand il y avait devant soi ces années ouvertes et un univers entier à déchiffrer (...). (...) la nostalgie ne nous tourne vers le passé qu'à la recherche de nous-mêmes, de ces *impressions* encore intactes en nous, de quelque chose entrevu alors, de ces intuitions qui sont restées depuis à nous attendre comme des pièces fermées et dont il faudrait maintenant aller ouvrir la porte et pousser les volets. » (*fario*, n°14, p. 64, 66)
